

JEAN CURNUT

*La psychanalyse
face aux systèmes de pensée
et de pouvoir*

La psychanalyse n'est pas seulement une méthode de traitement des névroses, elle est un ensemble théorique, à vocation scientifique, qui définit une dimension de l'homme — et donc du socius — que les systèmes contemporains de pensée et de pouvoir ont plus ou moins tôt repérée. La confrontation continue, elle est variable dans l'histoire, celle de la psychanalyse et celles desdits systèmes. Si, par exemple en France, actuellement, la psychanalyse est notablement mieux reçue qu'il y a, ne serait-ce que trente ans, un certain nombre de points de résistance pratique et de friction idéologique persistent, dans des registres fondamentaux pour la pensée occidentale et ses formes de pouvoir.

Dès les *Etudes sur l'hystérie* (1895), Freud fonde théoriquement sa démarche. En 1900, dans *L'interprétation des rêves*, il met en place un montage de l'appareil psychique, instrument théorique permettant d'expliquer le fonctionnement de la psyché humaine à partir des observations fournies par l'étude des rêves et celle des névroses. A l'encontre de la pensée médicale majoritaire de la fin du XIX^e siècle, Freud ne marque pas de différence de nature entre le normal et le pathologique ; il démontre la continuité et l'homogénéité des phénomènes psychologiques de l'enfant et de l'adulte, de la veille et du sommeil, du normal et du névrosé. Il pose l'hypothèse indispensable et impensée jusqu'alors, sauf peut-être par les poètes, d'un inconscient dont il décrit la topique, la dynamique pulsionnelle et l'économie ibidinale ; hypothèse qu'il fonde en démontrant que la conscience

n'est qu'une qualité éventuelle et non nécessaire des phénomènes psychiques, et que ceux-ci sont essentiellement inconscients. Freud s'oppose ainsi aux philosophes pour lesquels la conscience est l'axe de leurs discours (« je pense donc je suis »), de même que sa théorie du refoulement l'oppose aux moralistes.

Cette première théorisation va éclairer une pratique qui elle-même permettra l'exploration et l'explication d'autres phénomènes tels que le symptôme névrotique, le lapsus, l'acte manqué, l'oubli involontaire, mais aussi des champs plus larges, ceux de la vie quotidienne et ceux de la morale, ceux de l'œuvre d'art, de la psychologie collective, du sentiment religieux, de ce que nous appelons aujourd'hui la condition féminine. Freud en arrivera à une interprétation générale de phénomènes humains fonciers, tels que l'amour et l'agressivité, à partir desquels se sont organisées les sociétés humaines (*Malaise dans la civilisation*, 1929). Bien qu'il s'en défendît, et bien que certaines de ses interprétations... anthropologiques soient certainement de nos jours difficiles à soutenir, Freud, par l'ampleur de la théorie psychanalytique, a apporté une vision nouvelle de l'homme et de la société, qui pour des raisons diverses fut et se trouve encore très controversée.

LES SCIENTIFIQUES

Freud s'est toujours présenté davantage en homme de science qu'en médecin. Ses étayages scientifiques, ses intérêts intellectuels, sa formation colorent sans ambiguïté son ensemble théorique : il est matérialiste et athée. Phénomène curieux : les scientifiques ont souvent la tentation de classer Freud et la psychanalyse sur les rayonnages de la philosophie et des spéculations subjectives, alors que, dès le départ, sa théorisation puise ses modèles directement dans la pensée physico-chimique de la fin du XIX^e siècle, notamment dans le modèle thermodynamique. Forces, travail, énergie, poussée, résistance, constance, tension, etc., autour de notions freudiennes inspirées directement par la culture scientifique de Freud et par sa conviction profonde — inchangée tout au long de sa vie — que les phénomènes psychiques pourront en dernière... analyse, si l'on peut dire, s'expliquer en termes physico-chimiques.

La question du statut scientifique de la psychanalyse reste posée dans la mesure où ce dont il s'agit est du subjectif ; cependant le possibilité de vérification expérimentale se trouve dans la cura psychanalytique, possibilité aventureuse et singulière certes mais suffisamment rigoureuse pour pouvoir être convaincante.

LES MÉDECINS

A ses débuts, Freud fut très mal reçu par le milieu médical viennois : il était peu titré et surtout il disait à haute voix ce que Charcot à la Salpêtrière ne suggérait qu'*a priori*, à savoir que la sexualité réfreinée, malade, « refoulée », était le facteur étiologique principal de l'hystérie. Le monde médical reste encore en France, dans son ensemble, plutôt fermé à la pratique et à la théorie psychanalytiques. Même de nos jours, alors que la psychanalyse est amplement présente dans la culture, les médecins persistent généralement dans leur méconnaissance anachronique. La psychanalyse subit sans doute de la part des médecins un rejet dû à une assimilation abusive à la psychiatrie, et on sait l'exclusion dont celle-ci — et tout ce qui est « psy » — est l'objet dans la structure et les mœurs médicales françaises. Les choses changent, et c'est probablement par l'intermédiaire de leur clientèle informée par les mass media, que les médecins acceptent de prendre... conscience de l'existence de l'...inconscient.

LES MORALISTES

Freud était un libéral, ne s'occupant guère de politique, fidèle à sa judéité, faisant confiance aux élites (il a correspondu avec Einstein, R. Rolland, A. Breton, etc.). De cette place il dénonce la répression hypocrite qui pèse sur la sexualité des enfants, des femmes et... des adultes. Repérant les contraintes imposées par l'éducation, il est combattu à Vienne et en Europe par ceux que scandalisent l'étiologie sexuelle de l'hystérie et l'affirmation selon laquelle la sexualité infantile est un phénomène observable, actif et déterminant dans les relations de l'enfant avec son entourage et dans la construction de sa personnalité. La mise en parallèle et l'étude commune de la sexualité infantile et de celle des pervers et des psychopathes (*Trois essais sur la théorie de la sexualité*, 1905) furent à l'origine de la réputation de pansexualisme au nom de laquelle la psychanalyse fut longtemps suspecte.

LES PHILOSOPHES

L'hypothèse — et la démonstration — de l'inconscient heurte les philosophes dont, par ailleurs, Freud dénonce les spéculations qui ne s'astreignent pas à prendre en compte l'observation sans préjugé et la

théorie de la pratique. Cependant il cite volontiers Platon, Aristote, Schopenhauer ; il a... préféré — dit-il — ne pas lire Nietzsche avec lequel il aurait rencontré sans doute beaucoup d'affinités. Mais les contemporains renâclent, et ceci jusqu'à ces derniers temps. Par exemple en France, la Sorbonne de l'après-guerre méprise, Merleau-Ponty hésite, Sartre refuse. En revanche, depuis 1950-1960, par le biais et par l'appui sur la linguistique et le structuralisme, par l'intermédiaire souvent des reformulations théoriques de J. Lacan, pas un philosophe sérieux ne se risque à ne pas prendre en compte la conception freudienne. L'inconscient devient ainsi — et aussi — un concept philosophique, dans le même temps que, par les mass media, il est assimilé à une notion d'évidence de la vie quotidienne. Que sera le troisième temps de ce flirt idéologique entre la philosophie et la psychanalyse ? Il est probablement trop tôt pour en repérer les dimensions, à ceci près que le retour en force du sacré et du religieux devra se confronter au matérialisme fonceur de l'œuvre freudienne. Un débouché — pour le moins syncrétique — s'annonce peut-être : les travaux biologiques sur les hormones du cerveau vont relancer le fantasme qui espère trouver enfin un substrat organique et biochimique aux hypothèses freudiennes concernant l'inconscient. La tentative qui consiste à définir ce dernier en fonctions endocrines est d'autant plus vouée au succès que, négligeant la confusion des registres de pensée, elle s'appuie sur la formidable pharmacologisation induite par la puissance économique des multinationales de produits pharmaceutiques.

LA RELIGION

Freud était athée, mais le sentiment religieux l'intéressait en tant que fait psychique dont l'analogie lui paraît pertinente avec la névrose obsessionnelle. A partir de références anthropologiques, il écrit *Totem et Tabou* (1911), formulant des hypothèses novatrices sur l'organisation des sociétés humaines, la pensée magique et la mise en formes instituée des rituels et croyances des individus par les systèmes religieux. En 1927, dans *L'avenir d'une illusion*, il démonte le système religieux en termes de « projection » sur une fiction idéalisée des désirs tenus secrets et « refoulés ». Devant cette perspective, la position des Eglises, et notamment l'Eglise catholique, a été et est encore très réservée. Si, individuellement, un prêtre peut, par exemple, dans l'intimité de la confession, conseiller une consultation psychanalytique, le contentieux n'en reste pas moins énorme entre la vision

transcendantale de la destinée humaine et la conception démystificatrice de la psychanalyse. De nombreux travaux tentent de trouver la difficile passerelle et on ne sait encore qui s'y dénaturera.

LE NAZISME

La création de la Société psychanalytique de Berlin date de 1910, douze ans avant celle de Vienne. Elle fut très tôt très active, regroupant des personnalités qui marquaient la pensée et la pratique analytiques, et étaient proches par ailleurs des divers mouvements littéraires, artistiques et philosophiques de l'époque. La montée du nazisme l'inquiéta rapidement ; le nouveau gouvernement exigea d'abord l'exclusion des Juifs du conseil d'administration, puis de la société elle-même. En 1936, alors que la plupart des analystes allemands d'origine juive ont émigré, la société est incorporée à l'Institut allemand de Recherche psychologique et de Psychothérapie qui, plus ou moins inspiré d'abord par des disciples de C.-J. Jung, prône ouvertement une « thérapeutique de l'âme dans le sens de la conception nationale-socialiste ». Le nom de Freud est interdit, et ses ouvrages sont condamnés et brûlés.

Certes le marquage juif de la psychanalyse et la condamnation freudienne du totalitarisme sont pour beaucoup dans cette persécution. Mais là encore c'est la différence de *Weltanschauung* qui explique que le nazisme refusa la psychanalyse et au contraire s'inspira quelque temps de l'œuvre de Jung et des conceptions « germaniques » de celui-ci.

LE COMMUNISME

Il serait plus exact de distinguer plusieurs moments ou, si l'on veut, plusieurs systèmes historiquement datés que la psychanalyse a rencontrés successivement : le marxisme, le stalinisme, la situation en URSS actuellement, la position du Parti communiste français depuis 1946.

Freud n'avait pas lu Marx, et même si sa pensée est dialectique, le matérialisme dialectique marxiste lui était complètement étranger. Après la Révolution de 1917, le bourgeois libéral viennois qu'il était ne cache ni son septicisme ni sa méfiance. Disons que la rencontre n'a pas eu lieu et que la définition de l'homme en termes de déterminations socio-économiques est hétérogène et n'a pas de place dans

l'œuvre freudienne, même si des mots marxistes et freudiens sont en résonance, tels que par exemple : inconscient et inconscience (au sens où l'idéologie est inconsciente). Cependant la Révolution de 1917 fut d'abord ouverte aux thèses freudiennes, principalement dans ce à quoi elles peuvent contribuer à l'éducation des enfants et au traitement des névroses. Jusque vers la fin des années 1920, des analystes pratiquants ou sympathisants travaillent dans plusieurs villes d'URSS et se font peu à peu reconnaître par leurs collègues allemands, autrichiens et anglais, ces derniers étant plus réticents, semble-t-il. Mais l'expérience psychanalytique soviétique est balayée par la bureaucratie stalinienne qui impose les théories physiologiques de Pavlov comme doctrine officielle.

On en est toujours à peu près au même point actuellement, semble-t-il. W. Reich fut exclu à la fois par les communistes et par les analystes ; Marcuse tente une approche conjointe mais il vit aux Etats-Unis ; on annonce un congrès sur l'inconscient, en URSS, avec la participation de psychanalystes occidentaux mais une telle réunion ne peut pas ne pas être gravement hypothéquée par l'utilisation des méthodes psychiatriques et psychologiques à des fins répressives.

En revanche, la position des communistes français a notablement évolué. Si la psychanalyse est condamnée en juin 1949 par un article de *La Nouvelle Critique* intitulé : « La psychanalyse, idéologie réactionnaire », trente ans plus tard de nombreux communistes, surtout parmi les intellectuels, s'intéressent à l'analyse et cherchent à intégrer les données analytiques dans le matérialisme dialectique, soit en considérant le psychique comme un support, analogue en quelque sorte au biologique, soit en passant par le langage et les travaux sur le symbolique (C. Clément, P. Bruno, L. Sève, *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*, Editions Sociales, 1973).

LE CAPITALISME AMÉRICAIN

Celui-ci n'ayant pas d'*a priori* idéologique contre la psychanalyse, l'essor de la théorie et de la pratique analytique fut rapide aux Etats-Unis et dans les pays de langue anglaise. Cependant la résistance apparut sous une autre forme : dans l'espoir de se faire reconnaître par la médecine et surtout la psychiatrie, les psychanalystes américains se firent en fait récupérer par les psychiatres et par l'« *Ego Psychology* », psychologie du Moi, à visée plus adaptative que vraiment psychanalytique. Depuis surtout le début des années 60, une certaine récession de la psychanalyse semble avoir lieu, au

bénéfice des nouvelles formes de la psychiatrie : communautaire, antipsychiatrie, thérapeutique de groupe, etc., et bientôt réponse pharmacologique aux demandes de traitement des névrosés, allant de pair avec les recherches psychophysiologiques et le renouveau des thérapies du comportement. La grande époque des films américains psychologisants semble terminée, à part Woody Allen qui, aux dernières nouvelles, n'aurait pas encore terminé son analyse.

EN FRANCE ACTUELLEMENT

On n'en est pas encore à une récession à l'américaine. L'imbibition de la culture et des mass media par le discours analytique est à son niveau le plus élevé. Mais commencent à se manifester les généticiens et les pharmacologues. Cependant la psychanalyse, en tant que théorie et que pratique, reste — et sans doute pour encore dix à vingt ans — le lieu privilégié et pertinent où se cherchent et se confrontent les interrogations sur le désir, la mort, l'angoisse, la folie, la constitution du sujet et de ses objets.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Une grande partie de l'œuvre freudienne est traduite en français et est publiée par les Presses Universitaires de France.

Voir *Critique* (Editions de Minuit), février 1976, n° 333 ; mars 1976, n° 346, notamment : Christina von BRAUN, En Allemagne, une psychanalyse « reconnue d'utilité publique » ; John RAJCHMAN, Psychanalyse à l'américaine ; Jean MARTI, La psychanalyse en Russie (1901-1930).

Voir également la *Revue française de Psychanalyse* (PUF), 1977, n° 3 : Jean COURNUT, Note sur les comment et les pourquoi, *Les Temps modernes*, mars 1979, n° 392 ; Jean COURNUT, Eclaircissements succincts à l'intention de ceux et celles qui pensent que les fils de Freud sont fatigués.

Voir *Universalis 1979* (Encyclopedia Universalis, France) : Jacques SEDAT, *Problèmes de la pratique psychanalytique en France*.

RÉSUMÉ. — *La théorie psychanalytique sur laquelle Freud a fondé sa pratique fait apparaître une dimension originale dans la définition de l'homme et de la société : la dimension de l'inconscient. Les systèmes de pensée et de pouvoir l'ont diversement appréciée ; que ce soit les scientifiques, les philosophes, les médecins, les moralistes, les religieux, et les idéologies proprement politiques telles que le nazisme, les diverses formes du marxisme ou le capitalisme américain. En France actuellement, la psychanalyse en tant que théorie et pratique est un lieu privilégié d'interrogations sur le désir, la mort, l'angoisse, la folie, la constitution du sujet.*